

Cher Lacan,

Pas facile de s'adresser à quelqu'un qui ne peut pas répondre mais c'est le jeu de cet ouvrage, et puis, de votre vivant aussi vous ne répondiez pas. Vous jouiez, et ce grand jeu manque à tous ceux qu'il a fascinés. Car tout votre théâtre, pour lequel je redis bravo, votre jeu de grand acteur était fait pour fasciner votre public, au sens propre de le ligoter par faisceaux, d'en faire les fidèles d'une croyance. Dans ce théâtre, vous avez beaucoup promis et vous avez surtout « tenu » pour ceux que vous teniez serrés dans les ficelles de vos discours.

De fait, vous parliez sous une contrainte énorme : tenir l'auditoire en haleine, l'aguicher, le fidéliser par une promesse toujours reconduite d'un peu plus de savoir, sur l'essentiel bien sûr. Faire cela deux fois par mois sur vingt-cinq ans est une prouesse qui oblige à importer des bouts de savoirs multiples et à convaincre l'auditoire, qui ne demande qu'à être pris en charge, du caractère indispensable de ces « détours », qui donneront la clé du mystère. Ce qu'on retient de ce discours, c'est ce par quoi on est retenu : une suite de notions qui se renvoient entre elles et invitent à se laisser porter par leur texture, à y habiter puisqu'elle offre de quoi dire même si ce qu'on dit ne résout pas les questions qu'on se pose, et pousserait plutôt à les mettre en orbite d'attente, promettant un plus-de-savoir ultérieur. La promesse n'est jamais tenue mais elle tient comme promesse, et elle soutient ceux qui y croient. L'homme est fragile côté promesse, l'amour de la promesse indique au loin la promesse de l'amour, de la connaissance, de l'éclairage qui manque.

Votre jouissance de tenir ainsi l'auditoire, vous l'avez bien consommée, tant mieux pour vous ; bien que je vous aie vu plus d'une fois déprimé de voir vos clones vous répéter. Votre parole était vivante tant que vous l'étiez. Aujourd'hui, le texte des Séminaires semble un corps aphone qui n'éclaire que lui-même,

et vos adeptes s'affairent sur lui (comme sur vos *Écrits*, du même ordre), ils y font des arpentages, avec profit : ils y trouvent l'énergie qu'ils y mettent, et leur désir de « s'interroger » dans ce matériau ingrat, aux résonances infimes avec nos vies réelles ou avec les pratiques de la cure.

Bien sûr, vous nous avez redonné Freud, mais enrobé de votre langage et vitrifié dans votre style. Le prix à payer est si lourd qu'il vaut mieux relire Freud pour son compte, à neuf. Quant au style, c'est celui qu'il fallait pour fasciner le lecteur, pour faire qu'il soit perdu et qu'il se retrouve de temps à autre ; pour l'empêtrer et le sauver. C'est une opération d'hypnose qui alterne le clair et l'obscur. Le lecteur mis dans le noir est content d'entrevoir une petite lumière, dont il oublie que sa valeur est de jaillir dans ce noir. Ce style abscons est supposé en savoir plus, bien qu'il soit coupé de la vie. Mais vous, vous étiez très vivant, très torturé aussi, très partagé entre la peur d'être compris et le besoin d'être écouté, entre la passion d'embrouiller et celle de capter l'attention. C'est une forme de narcissisme touchante quand elle n'a pas pour but de faire doctrine et d'y soumettre des adeptes, de fonder une nouvelle alliance. Vers la fin, vous dénonciez la prétendue ancienne alliance fondée par Freud, « Freud a voulu nous enmoïser ! » avez-vous dit ¹.

¹ J'ai montré dans *L'Autre incastrable* (1978) l'aspect christique de votre option finale : le nœud de la Nouvelle Alliance...

Sur vos « éclairages », j'ouvre au hasard vos *Écrits* : « Le désir se produit dans l'au-delà de la demande, de ce qu'en articulant la vie du sujet à ses conditions, elle y émonde le besoin, mais aussi il se creuse dans son en-deçà, en ce que, demande inconditionnelle de la présence et de l'absence, elle évoque le manque à être sous les trois figures du rien qui fait le fond de la demande d'amour, de la haine qui va à nier l'être de l'autre et de l'indicible de ce qui s'ignore dans sa requête ¹. » Est-ce utilisable ? Cela sert-il à autre chose qu'à être commenté pour

être un peu mieux compris car c'est obscur et bourré d'allusions ? Il faut entrer làdedans, et quand on y entre, le risque est d'y rester, de faire du Lacan plutôt que de la psychanalyse, d'en savoir plus sur le désir selon Lacan que sur le désir dans la vie ou dans la psy.

Or l'intéressant, c'est que dans votre pratique, vous étiez très simple, comme si la fascination due au discours théorique jointe au transfert de masse faisait que, quoi que vous disiez, surtout si c'était très banal, cela avait un poids énorme. L'un de vos patients, Gérard Haddad², dit qu'il était devant vous comme devant le Saint des saints, de sorte que toute parole de vous était salvatrice, sur le mode : Dieu s'intéresse à mes petites affaires, je suis sauvé. Effet narcissique immédiat. Gérard Pommier témoigne que vous lui disiez « C'est ça ! » avant qu'il ait ouvert la bouche. Et que lorsqu'il vous a dit qu'il rompait avec une femme qu'il aimait, vous avez dit : « C'est votre refus de la mère castratrice ! », chose qu'un freudien moyen aurait pu dire. Vous n'aviez que des interventions simples et freudiennes ; les formules absconses et les circonvolutions, c'est pour l'auditoire et le lecteur. Mais leur emprise faisait partie de l'emprise globale.

Pour ma part, c'est de vous comprendre qui m'a piégé, la vanité de comprendre fait oublier de se demander à quoi ça rime ; mais de comprendre un peu plus la mise en scène **et l'emprise** qui

1 *Écrits*, Seuil, 1966, p. 629.

2 *Le jour où Lacan m'a adopté*, Grasset, 2002.

m'a permis de décrocher. Ailleurs aussi, lorsqu'on voit de quoi est faite une jouissance, ôte l'envie de la soutenir. J'avais lu les *Écrits* et tous vos Séminaires avant qu'ils ne paraissent, j'ai été membre de votre École à titre de clinicien, sans aucun esprit d'adepte car j'en suis dépourvu, puis j'ai vu que ce langage ne servait pas ma pratique. Certains authentifient la leur en l'incluant dans votre langage, en se faisant « bénir » par lui, tant

mieux pour eux. J'ai dû être béni par ailleurs, et dans mes livres dès cette époque 1, je ne me servais pas de vos textes.

Je vous agace avec ces références à la religion ? Tenez, je rentre d'un colloque lacanien et, sur ce point, ce fut intéressant : chaque fois que ce n'était pas clinique c'est-à-dire freudien, c'était religieux ; non pas au sens péjoratif de dogmes ou de croyances, mais au sens positif d'un discours qui donne appui au sujet, qui le tient et le soutient parce qu'il pense que c'est fiable. C'est un rapport de croyance au-delà du contenu ; la croyance, forme simplifiée de l'amour, elle donne aux croyants de quoi parler et avec qui, elle permet de projeter sur l'autre une partie de l'amour de soi pour instaurer un cycle auto-entretenu qui prend le relais du narcissisme, qui devient même le vrai support narcissique où la parole du sujet et celle de l'autre peuvent se confondre. Comme par ailleurs votre discours s'entretient de lui-même et ne renvoie qu'à lui-même, ce cycle fonctionne très bien. On croit parler en tant que sujet et on répète une incantation théorique, la même depuis cinquante ans.

Les « maths » aussi soutiennent ceux qui les parlent, mais elles renvoient au réel, et le discours lacanien ne renvoie qu'au réel lacanien, c'est-à-dire à l'impossible qui revient à la 1 *La Haine du désir* (C. Bourgois, 1978) et *L'Autre incastrable* (Seuil, 1978) même place, c'est un peu maigre. Mais lorsqu'il touche par endroits l'expérience clinique, il devient freudien, à tous les coups.

Donc, petits échos de ce colloque. Le patient d'un psy hésite entre sa femme et sa maîtresse, en bon obsessionnel, et voilà qu'il arrive chez lui ayant acheté deux boudins. Sa femme lui dit : « Tiens, un boudin pour ta femme et un pour ta maîtresse. » L'analyste lacanien, qui aurait pu s'en tenir à « Tiens ! » ou se taire, lui déclare : « Vous avez deux bouts d'un ». Comme le patient ne comprend pas (et on le comprend), l'analyste

précise : « Vous avez deux bouts de l'un ». L'un est un des signifiants supposés lacaniens (en fait parménidien, ontologique, religieux, philosophique, mais peu importe, vous avez souvent répété « Y a de l'Un » et cela suffit, c'est « lacanien ».) Bref, l'analyste a offert au patient un signifiant de son maître, en signe d'amour pour Lacan et pour le patient même s'il n'en a que faire. Il commence par un jeu de mots plutôt freudien quoiqu'inutile, et il conclut par un petit signe de dévotion ; peut-être même un signe d'appel fraternel à ce que tous les deux, patient et analyste, communient dans l'amour du maître ? Dont le nom devient Le Nom-du-Père de la fratrie ? L'aspect religieux et l'aspect clinique peuvent communiquer, ce qui n'a rien de nocif, mais rien de créatif.

Il y eut d'autres jeux de mots. Ainsi, une analyste dont la patiente disait : « ma mère ne m'apportait rien », lui a répondu : « elle vous a portée ». Très bon jeu de mots, proclamé comme « purement lacanien ». Pourtant, Freud a insisté sur la matière des mots, qui seule fait apparaître leur face inconsciente ; pas question de noyer le son des mots dans le sens qu'on leur donne. Cela dit, la patiente n'est pas revenue, le trop bon jeu de mots a pu lui faire avaler son envie de parler de sa mère et de lui refiler ce « rien » au lieu de le porter toute seule. C'est un problème d'entre-deux-femmes, avec sa mère et l'analyste femme, qui a été très stricte.

En tout cas, que l'idée freudienne de la matérialité du mot (de l'importance du signifiant) soit devenue un de vos « apports majeurs » est un phénomène courant dans les religions qui se disputent le même fonds symbolique ; le « tu aimeras ton prochain

comme toi-même » ne vient pas de l'Évangile mais du Lévitique, et le quidam ne connaît pas ce nom bizarre. Quelle importance, direz-vous ? L'histoire a montré que ça en a. Si des

gens sont bafoués au nom de leurs propres symboles, c'est qu'une certaine perversion bat son plein.

Cela dit, vos jeux de mots n'étaient pas tous inspirés. « Les non dupes errent » rappelle l'importance des « noms du père » (pointée par Freud) mais lance l'idée bancale que les non dupes sont dans l'errance, ce qui est douteux, tout comme de croire que les dupes n'errent pas ; vous le saviez, mais la formule faisait drapeau pour les fidèles

Vous disiez souvent poubelliser pour publier ; outre que beaucoup donneraient cher pour se retrouver dans cette « poubelle », cela rappelle surtout que le dédain était votre geste favori, mais vous saviez en jouer, pas ceux à qui vous l'avez transmis, qui abusent quelques dupes et se retrouvent ridicules auprès de non-dupes.

C'est qu'avec vous, la transmission est devenue un arrêt sur l'image du langage, le vôtre, qui fonctionne pour les fidèles. Pour Freud, l'esprit d'une génération se transmet aux suivantes par la culpabilité ; pour vous la transmission s'est comme dissoute dans le langage, on est dedans ; donc transmettre c'est marquer la présence du langage, c'est-à-dire du vôtre, fabriqué pour qu'on s'y enlise.

Quoi d'autre du colloque ? Oui, un psy a dit avoir « appris de Lacan » que l'analyse consiste à dénouer les fausses connexions qui, chez le patient, ont produit le symptôme. Or c'est une idée freudienne que Freud lui-même a dépassée dans son texte sur « la réaction thérapeutique négative » (1938) où il dit que l'analyste, après être enfin arrivé à couper les fausses connexions psychiques qui provoquaient la souffrance, est parfois surpris de voir que le patient, au lieu d'aller mieux, se met à aller plus mal.

Il en conclut qu'il y a encore chez le patient un reste de culpabilité (en somme, il a encore des choses à payer, à expier) ; cela ne résout pas la question, elle reste là où Freud l'a ouverte ; on pourrait l'avancer en pensant que les connexions sont « mauvaises » non parce qu'elles sont inexactes mais parce qu'elles sont maléfiques, porteuses d'un « mal » qui les déborde venant de loin. Il y a aussi le rôle de la grâce.

On parla aussi du « désir de l'analyste », un thème que vous avez formulé le premier. Effectivement, Freud n'en a pas parlé, le thème a dû lui paraître évident : si on devient analyste après une cure et avec un contrôle, c'est qu'on en a le désir, peu importe de quoi il est fait, sûrement d'un brin d'enfance mêlé au désir fantasmé d'aider autrui tout en restant en contact avec ce qui nous a aidé. La question est ailleurs : on peut avoir ce désir et ne pas être assez vivant pour ça ; en marge du savoir, supposé ou pas, c'est une façon d'être, qui implique non pas de « ne pas faire de faute » mais d'exploiter les fautes qu'on fait, dans le sens de ce que j'appelle « passation d'être »¹.

Alors, avec ce grand rite de la passe vous vouliez enfin savoir ce qui se passe pour les psys quand ils passent analystes. Cela n'a pas produit un savoir bouleversant, mais on ressasse encore là-dessus en disant qu'on veut surtout se garder de l'identification

: ne pas devenir analyste en faisant comme son analyste, ne surtout pas faire comme papa ou maman. C'est touchant, non ? de dénoncer l'identification dans des lieux où tout le monde veut s'identifier à vous, à votre jeu. Or l'identification, il y en a

¹ Voir *L'Enjeu d'exister*, analyse des thérapies, Seuil, 2007.

toujours (penser c'est en partie s'identifier puis se désidentifier) et tout comme l'identité, elle comporte des failles, des morcellements qui la font vivre. Il nous faut des analystes vivants, plutôt que des « supposés savoir ». Si on va voir un analyste, c'est moins parce qu'il est supposé savoir que parce

qu'on peut l'aimer sur un mode qui peut aider, car ce sera réciproque s'il est vivant.

De même, il se peut que le problème central ne soit pas « l'être du sujet », comme vous dites, mais le rapport du sujet à l'être, sa capacité à conjuguer le verbe, donc à faire acte.

Vous avez fait vivre la psy, vous avez vécu par elle, et vous l'avez peut-être aussi fait mourir. Mais vous avez pris votre pied, tant mieux ; à nous de maintenir le défi lancé par Freud : interpréter à bon escient et d'une façon qui ouvre du possible pour le patient accablé d'impossible. Il paraît qu'à la fin vous avez dit à des fidèles : « Soyez lacaniens si vous voulez, moi je suis freudien ». Un joli pied de nez, et trompeur comme il se doit : vous étiez freudien, lacanien et n'importe quoi d'autre, pourvu que cela servît votre désir du moment que vous n'avez jamais lâché, au point de prétendre que le principe de l'éthique, c'est de ne pas céder sur son désir. Encore faut-il le connaître, ce désir. Vous connaissiez le vôtre et n'avez pas cédé là-dessus ; mais beaucoup prennent pour leur désir ce sur quoi ils ne cèdent pas ; et ne savent pas le reconnaître quand il fait signe.

Pour moi, votre grand apport est d'avoir créé un discours qui instaure un rapport de croyance. Mais sur ce mode, des religions ont fait bien mieux, certaines offrant par exemple un dieu supposé savoir et supposé ne pas savoir, un dieu tout-puissant et tout impuissant devant la turpitude humaine, bref une bonne figure de « grand autre barré », avec de riches signifiants bien barrés pour se transmettre à l'infini.

Votre lieu de croyance, devenu lien, s'est construit au fil de votre prédication sur des transferts chauffés à blanc et des discours abscons supposés savoir. C'est ce côté mini-religion qui m'intéresse, à la fois nouveau et ancien. Car il arrive dans les religions que tel stratège doué, voyant un texte génial mal exploité (disons la Bible, ici c'est Freud), se dise qu'en se l'appropriant, avec sa marque et sa griffe, il peut rallier et

soumettre tous les braves illettrés qui l'invoquent sans comprendre ses enjeux de pouvoir.

Vous avez fréquenté mon séminaire sur « Topologie et rêves », à Vincennes ; et vous m'interrogiez souvent sur les maths, vous cherchiez « le mathème » de l'inconscient, pour l'asséner à vos fidèles et les mettre au pas (non sans les avoir effrayés). Je vous disais que l'effet d'inconscient ne se fixe pas sur un objet mathématique, qu'il est dans la texture à mesure qu'elle découvre ou invente ses événements. Pour vous convaincre, je vous ai invité à déjeuner chez moi avec Grothendieck, mais voilà, on n'était pas dans votre langage, on ne parlait pas du même réel. Puis vous avez lancé vos noeuds pour nouer les vôtres à votre inconscient à vous, et proclamer la découverte : le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique forment un noeud borroméen, tel qu'en coupant l'un des ronds, les deux autres se détachent. Je vous ai dit un jour : « Entre nous, vous connaissez une situation où l'on coupe le réel pour voir les deux autres (I et S) rouler par terre ? » Vous n'avez pas répondu.

Il faudrait penser le réel d'un imaginaire qui lui-même émergerait de certains symboles ; en somme, itérer ces R, S, I comme des opérateurs, qui opèrent l'un sur l'autre, mais mais ça n'entrait dans votre « champ ». Je vous ai quand même donné deux textes, pour la revue où vous étiez seul à signer (*Scilicet*), l'un, « Introduction à la topologie des formations de l'inconscient », offrait un modèle pour l'interprétation freudienne des rêves ; l'autre, « Transfini et castration », montrait la logique de celle-ci dans son rapport au nom propre. Est-ce que vous les avez lus ?

(*Silence*).

Avec votre approche du réel, on ne peut rien en savoir, or on ne cesse de le grignoter pour le relier à du possible.

« Il n'est structure que de langage », marteliez-vous. Le cosmos était structuré avant l'apparition des hommes, le poète

des psaumes dit même que les cieux « racontent » l'action divine qui les organise. On peut dire qu'il y avait langage, mais c'est l'action de l'homme qui l'explicite par bribes. Donc la structure est entre-deux, entre la langue qui l'organise et celle qui la déchiffre 1.

En revanche, j'aime vos formules brillantes, dont le charme est qu'elles sont toutes bancales. Le fameux « Il n'y a pas de rapport sexuel ! » : j'en ai entendu l'exégèse par votre gendre 2 ; le sens qu'il a donné, c'est qu'il n'y a pas un homme qui convienne parfaitement à une femme, ni une femme à un homme, mais qu'ils sont ensemble, ces deux-là, parce qu'un jour il est entré au café où elle était cinq minutes avant son heure habituelle et qu'il a pu la croiser. Bref, le bon hasard produit les rencontres ; eh bien, c'est lui qui permet le rapport, d'autant plus nécessaire qu'il passe par de l'aléatoire. L'aléa du quantique est fondateur en Physique, il enlève toute certitude là où on en espérait, mais il offre des probabilités dont chacune est certaine. Alors disons qu'un homme et une femme qui sont plus ou moins ensemble font exister le rapport sur le mode du probable. Pourquoi faut-il qu'il soit certain ? Et s'il est incertain mais certainement probable, pourquoi dire qu'il n'existe pas du fait qu'« il ne tombe pas juste » ? Les divisions les plus intéressantes sont celles qui ne tombent pas juste. Mais avec cette formule, vous avez tenu l'auditoire pendant dix ans (c'est beaucoup) avant de la « ponctuer

» : « Il n'y a pas de rapport sexuel hormis l'inceste. » On voit

1 Voir *Entre-deux*, l'origine du partage, Seuil, 1991.

2 Dans un des Matins de France Culture juste avant l'élection présidentielle (Avril 2018), où dans la foulée, il les a tous traités d'idiots, dédain oblige.

ce que vous voulez dire, mais la formule reste douteuse, car il y a dans tout rapport « assez » d'inceste pour marquer un certain ancrage, et assez de non-inceste pour pouvoir prendre le large. Donc, ce rapport, il faut bien supposer qu'il existe pour

pouvoir, comme c'est le cas, le tenter à l'infini, ce qu'exige d'ailleurs la nature, qui ne peut pas nous laisser sans.

Et « La femme n'existe pas » ! Ça sonne comme la trouvaille d'un névrosé qui n'a cessé de courir après, non ? La femme existe, voyons, dans le fantasme de tout homme ou de toute femme qui désire ; de tout homme, c'est évident, mais de toute femme aussi dans son fantasme d'être l'unique, le tout du féminin. « La femme » existe assez pour stimuler tous les projets de la trouver ou de l'incarner, projets qui la font exister en partie, comme identique à toute femme qu'on désire ou que l'on désire être, et ce n'est pas une femme puisqu'alors elle serait toutes les femmes d'un groupe, ce qui est impossible. Elle existe comme champ féminin que l'homme laboure et sur lequel des femmes s'étalent lorsqu'elles veulent être ce champ lui-même. Et vous le savez, mais il fallait d'abord y empêtrer votre public.

Vous dites que votre invention c'est l'objet « petit a ». Encore une boutade qui a sa part de vérité. Vous avez ainsi nommé l'objet connu de tous pour être ce qui « fait désirer », ce qui pousse le désir à s'ériger, à se lancer, même si le sujet pressent la part d'illusion qui s'y joue et qu'il écarte sans hésiter. Ce n'importe quoi qui provoque le désir, vous l'avez ainsi nommé pour vous l'approprier, laissant croire que vous en faisiez une algèbre avec de savants calculs. Un jour, j'ai reçu un fascicule intitulé *Notre objet a*, où l'auteur 1, intelligent mais lacanien, prétend condenser le rapport du Juif aux nations par : « Le Juif est l'objet a de l'Occident ». L'intérêt n'est pas que cela n'apporte rien qui éclaire la question, c'est que ça prétend tout éclairer. Je me

1 François Régault, Paris, éditions Verdier, 2003.

suis souvenu qu'une fois vous avez cru « pointer » l'essentiel sur les camps d'extermination en disant que les cadavres entassés étaient un objet petit a, avec même une équivoque sur

leur grand « tas ». Cela a eu son petit « effet d'éclairage » pour des fidèles, mais ça m'a plutôt énervé ¹. D'autant qu'il y avait dans votre École une analyste, Anne-Lise Stern, rescapée d'Auschwitz, qui m'a dit pendant des années : « J'attends qu'il en parle ». Vous étiez *supposé savoir* en parler. À la toute fin, elle a quand même pu témoigner, passant outre la promesse. Bref, une fois écartées les poses et les suppositions, que reste-t-il de réellement utile ? Une fois la néo-religion remisée chez ses prêtres, il reste la souffrance humaine qui nous regarde interloquée ; la clinique béante qui espère du secours. Reste aussi un désir de liberté (le mot attirait vos sarcasmes, vous qui preniez toutes les libertés).

Avec mes sentiments affectueux, mais oui, car un texte fondateur comme celui de Freud, qui appelle tant de reprises, offrait aussi cette place jouable que vous avez si bien jouée, bravo !

¹ Mais il a dû me stimuler car je publiai coup sur coup *Le Groupe inconscient* (1980) et *La Juive*, une transmission d'inconscient (1981).

² Sauf à la toute fin, sous la pression des proches.